Patrimoines du Sud

13 | 2021

Un jalon pour le patrimoine maritime en Occitanie : la
Jeanne Élisabeth, 1754-1755

Les canons de la Souillère, la relecture d'un gisement archéologique sous-marin (musée d'Agde)

*The cannons of La Souillère, rereading an underwater archaeological deposit
(Agde museum)*

Alison Faynot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pds/6469>

DOI : 10.4000/pds.6469

ISSN : 2494-2782

Éditeur

Conseil régional Occitanie

Référence électronique

Alison Faynot, « Les canons de la Souillère, la relecture d'un gisement archéologique sous-marin (musée d'Agde) », *Patrimoines du Sud* [En ligne], 13 | 2021, mis en ligne le 01 mars 2021, consulté le 03 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/pds/6469> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pds.6469>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mars 2021.

La revue *Patrimoines du Sud* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les canons de la Souillère, la relecture d'un gisement archéologique sous-marin (musée d'Agde)

The cannons of La Souillère, rereading an underwater archaeological deposit (Agde museum)

Alison Faynot

- ¹ Dans les collections du musée de l'Éphèbe et de l'archéologie sous-marine d'Agde, on note la présence de plusieurs canons de marine de la période moderne. Trois d'entre eux proviennent du gisement archéologique sous-marin de la Souillère, fouillé par le Groupe de recherches archéologiques sous-marines et de plongée d'Agde (Graspa) dans les années 1960 et 1980. Il s'agit d'une épave moderne, située à proximité du littoral agathois et dont la collection de biens culturels maritimes est conservée au Musée de l'Éphèbe et de l'archéologie sous-marine d'Agde. Dans le cadre d'un mémoire de master¹, il a été décidé de reprendre l'étude de ce dossier archéologique qui présente de nombreuses lacunes afin de tenter de proposer de nouvelles hypothèses d'interprétation, notamment quant à la datation et la provenance du navire. L'objectif était, à terme, d'apporter au musée et à ses visiteurs un discours historique cohérent quant aux objets exposés dans ses vitrines ainsi qu'une meilleure lisibilité. La présente réflexion se concentrera sur l'étude de ces canons exposés au musée de l'Éphèbe et qui présentent quelques saisissantes similitudes avec les canons de l'épave de la *Jeanne Élisabeth*, navire suédois du milieu du XVIII^e siècle, commandé par Anders Knappe Hanson, armé au cabotage international et affrété par un marchand marseillais pour le voyage de Cadix à Marseille. Qu'il s'agisse des canons de la *Jeanne Élisabeth* remontés récemment par les pilliers ou des canons de la Souillère découverts dans les années 1960, le non-respect des règles de conservation préventive a conduit à la perte de données historiques et archéologiques, constituant un exemple de la nécessité d'intégrer ces règles et de faire appel aux professionnels de la conservation-

restauration. Malgré tout, l'étude de ces canons a permis de réévaluer leur origine et d'offrir de nouvelles données permettant d'étoffer le corpus assez maigre des canons de marine à la période moderne, notamment dans la zone du golfe du Lion.

Conservation préventive et archéologie sous-marine, une collaboration nécessaire

- 2 Le mobilier remonté à la surface par les membres du Grasp² est soit exposé dans les salles du musée de l'Éphèbe, soit conservé au dépôt archéologique de Saint-Martin³. Cependant tous ces biens culturels maritimes présentent un état de conservation assez contestable.

Description de l'état de conservation des canons de la Souillère

- 3 Tels qu'ils ont pu être observés en 2019, les trois canons 23826, 23827 et 23828 (n° musée 990, 991 et 992) en fonte de fer présentent un aspect assez similaire. Leur surface externe est brillante et comporte une texture empâtée (fig. 1).

Fig. 1

Agde (Hérault), musée de l'Éphèbe et de l'archéologie sous-marine, texture empâtée du canon n° 991, 2019

© Faynot

- 4 Toutefois, cette surface extérieure apparaît relativement lisse par comparaison avec l'intérieur de l'âme, où l'on observe des soulèvements et des pertes de matière (fig. 2). Un examen détaillé permet d'apercevoir la présence de bulles rouge orangé sur la surface du métal (fig. 3).

Fig. 2

Agde (Hérault), musée de l'Éphèbe et de l'archéologie sous-marine, bulles rouge orangé sur la surface du métal et poussière, 2019

© Faynot

Fig. 3

Agde (Hérault), musée de l'Éphèbe et de l'archéologie sous-marine, perte de matière à la surface du canon n° 991, 2019

© Faynot

- 5 Malgré ces altérations, l'état de conservation des canons semble actuellement globalement stable. Ils sont présentés dans l'une des salles du musée de l'Éphèbe, qui constitue un environnement subissant vraisemblablement peu de variations d'humidité et de température, ralentissant ainsi le processus d'altération. Une sonde de la marque Testo est positionnée dans la salle, afin d'enregistrer les températures et les taux d'humidité. L'espace de la salle portant sur la marine à voile au musée de l'Éphèbe est ouvert sur le couloir du patio. Il est donc difficile d'agir sur le climat dans la configuration actuelle. Néanmoins les variations restent dans les moyennes requises pour une bonne conservation, soit entre 40 et 65 % d'humidité et une température entre 18 et 22° Celsius (avec parfois des dépassements de température). L'absence de traitement de stabilisation est, temporairement, compensée par une atmosphère contrôlée au sein du musée.
- 6 Néanmoins, la comparaison de l'état actuel (fig. 4) avec les relevés réalisés par Jackie Fanjaud (fig. 5 et 6) dans les années 1960 permet de voir que des inscriptions alors décrites sur la plaque de culasse et entre les tourillons sont aujourd'hui totalement illisibles.

Fig. 4

Agde (Hérault), musée de l'Éphèbe et de l'archéologie sous-marine, canons n° 991 et 990 dans la salle de la Souillère, 2019

© Faynot

Fig. 5

Marseille (Bouches-du-Rhône), Centre de documentation du Drassm, relevé du canon n° 991
Fanjaud © Graspa

Fig. 6

Marseille (Bouches-du-Rhône), Centre de documentation du Drassm, relevé des canons n° 990 et 992
Fanjaud © Graspa

- 7 Seules subsistent les marques observables sur la section des tourillons eux-mêmes. Il semble que ces canons aient pu perdre une partie de leur surface d'origine et donc des informations archéologiques précieuses. En effet, les chiffres romains qui se trouvaient entre les tourillons et les inscriptions au niveau de la plate-bande de culasse ne sont plus du tout discernables, y compris sous lumière rasante. Des photographies des

canons prises dans les années 1960 (fig. 7) confirment les informations offertes par les relevés de J. Fanjaud.

Fig. 7

Agde (Hérault), musée de l'Éphèbe et de l'archéologie sous-marine, photographie des canons en 1962
© Graspas

- 8 On y devine la présence de ces inscriptions sur l'arrière de la culasse. De plus, le médium de la photographie permet de comparer l'aspect de la matière qui diffère de celui qu'on leur connaît aujourd'hui. L'aspect luisant de la surface actuelle du métal amène à penser qu'un traitement de stabilisation a pu être mis en œuvre. Or dans les archives du Graspas ou du musée, il n'est fait aucune mention de procédures de restauration.

La perte de données archéologiques et historiques

- 9 Il est fort probable que les canons aient été recouverts d'un produit antirouille qui donne cet aspect brillant et empâte la surface du canon. Il semble que le caractère relativement épais de ce produit ait eu tendance à empâter les moulures autour du canon (fig. 8).

Fig. 8

Agde (Hérault), musée de l'Éphèbe et de l'archéologie sous-marine, vue entre les tourillons d'un canon, 2019

© Faynot

- 10 Deux hypothèses peuvent être avancées en ce qui concerne la perte de lisibilité des inscriptions. Il est possible qu'un certain temps se soit écoulé entre la sortie des canons et leur stabilisation à l'aide de l'antirouille, laissant le temps au processus de corrosion d'altérer définitivement les zones comportant des inscriptions. Mais il est également envisageable que l'épaisseur du produit, et éventuellement l'adjonction d'un pigment dans la masse, le rendant encore plus opaque, aient contribué à réduire la perception des lettres et chiffres gravés.
- 11 En outre, les marques d'activité comme la présence de bulles rouge orangé à la surface du métal sont le signe de la poursuite du processus de corrosion du métal, au sein même d'un milieu paraissant pourtant stable et en dépit de l'usage d'un produit antirouille. La perte de matière est probablement liée à la tentative d'élimination des concrétions, de manière mécanique.
- 12 Cela confère aux artefacts un aspect figé qui peut donner au visiteur l'impression d'un objet restauré. Or l'usage de l'antirouille permet de figer l'objet mais l'absence de réelle stabilisation n'arrête pas le processus de corrosion du fer. Le fer est un des métaux les plus instables et en milieu marin, la concentration d'ions chlorures à sa surface amplifie l'activité de la corrosion. Pour conserver les canons découverts en mer, il est nécessaire de suivre les procédures établies par les disciplines de la conservation-restauration. Lors de l'émersion de canons, il faut les conserver en eau, avec leur gangue de concrétion, dans l'attente du traitement de stabilisation. Ensuite on peut procéder à la stabilisation et à la restauration proprement dite, soit le nettoyage de la surface et sa protection. Les chlorures qui ont pénétré dans la matière pendant l'enfouissement en milieu marin sont à l'origine des processus de corrosion qui ont altéré les canons. Sans stabilisation, soit l'extraction de ces chlorures, les phénomènes de corrosion continuent. Les produits d'antirouille comme le rustol ne sont que des

traitements de surface. Or les biens culturels maritimes doivent être traités en profondeur.

- 13 Cette reprise de la corrosion active est trahie par des éléments comme les bulles rouges, les taches blanches ou l'écaillage observables à la surface de ces objets. Actuellement, en raison de leur environnement contrôlé ceux-ci sont toutefois dans un état globalement stable. Cependant, à terme, il est possible qu'en raison de la nature intrinsèquement instable des objets en fer ayant passé plusieurs siècles dans l'eau salée, on encoure la perte de ces biens culturels maritimes. Ce résultat dramatique est la cause du manque de respect des protocoles de conservation préventive lors des fouilles archéologiques, par méconnaissance ou impossibilité d'exécution. Actuellement, les pertes notables se résument à la disparition des inscriptions ou de détails sur la surface des canons. Le non-respect des procédures de conservation préventive puis de traitement de conservation-restauration a donc conduit à la perte d'informations. Celles-ci ne sont à présent accessibles que par la documentation laissée par le Graspas. Cet exemple permet de rappeler qu'il est crucial pour la bonne conservation des biens culturels maritimes de respecter les règles de la conservation préventive et de confier les biens culturels maritimes aux professionnels de la conservation-restauration. Il s'agit ainsi de planifier, avant leur sortie de l'eau, la prise en charge financière et technique des biens culturels maritimes, ce qui implique des accords préalables entre les différents partenaires, soit les archéologues, les restaurateurs et les institutions dépositaires (par exemple un musée). Car ce n'est pas uniquement l'aspect esthétique qui est mis en jeu par de telles pratiques mais aussi les données archéologiques. La conservation joue un rôle essentiel dans le processus de compréhension et d'interprétation du passé, « by clarifying the evidence they contain and by maintaining them in good condition, it helps to make objects available for study and appreciation by specialists and by the public »⁴. Il semble alors clair que la conservation préventive « apporte son concours technique à un projet global : la constitution d'un patrimoine utile, c'est-à-dire étudiable, présentable ou archivable selon les cas, mais toujours présentant une certaine accessibilité »⁵. De plus, la reprise de l'étude du mobilier provenant du gisement de la Souillère et sa réévaluation est possible uniquement grâce à la documentation produite par le Graspas et préservée au centre de documentation du Drassm. Il est donc absolument primordial pour la recherche de conserver la documentation des recherches archéologiques sous-marines, un autre aspect du rôle de la conservation préventive. C'est pourquoi on peut affirmer à travers cet exemple, que la conservation de la documentation et le suivi des objets sont aussi une part de la méthodologie de la conservation préventive. Comme a pu le montrer Marie-Claude Berducou, « collecter un objet suppose [...] un minimum d'enregistrement concernant ses relations avec l'ensemble fouillé et sans lequel l'objet perd une part indéterminable de sa signification éventuelle »⁶.
- 14 Malgré des conséquences négatives, comme un état de surface contestable et la perte d'informations historiques, ces objets, bien que partiellement modifiés, présentent un profil complet, appréhendable par le public. Cependant, c'est à partir de la documentation laissée par le Graspas qu'on a pu reprendre l'étude de ces canons et corriger certaines hypothèses quant à leur nature.

La reprise de l'étude des canons : une meilleure compréhension de leur histoire

Contexte de découverte

- 15 Si l'on en croit les archives du Graspa, en raison de la turbidité des eaux, il n'a pas été possible alors de prendre des photographies du gisement sous les eaux. Ainsi, c'est à partir d'un relevé (fig. 9) réalisé par Jackie Fanjaud qu'on peut contextualiser les biens culturels maritimes remontés à la surface dans les années 1960.

Fig. 9

Marseille (Bouches-du-Rhône), Centre de documentation du Drassm, relevé du gisement de la Souillère, 1962

Fanjaud © Graspa

- 16 Sur le relevé du gisement, on remarque la présence d'éléments d'artillerie et en particulier de trois canons qui paraissent positionnés au nord et au sud, peut-être sur affûts. Certes, le relevé ne fait pas mention d'affûts en bois, à proprement parler. Cependant, près des canons, ont été retrouvés une sous-bande d'affûts et une flasque de tourillon, vestiges des affûts sur lesquels les canons étaient posés. En étudiant le relevé, on note la présence d'un aiguillot⁷ et de deux fémelots⁸ au nord-est, ainsi que d'une ancre au sud-ouest. Cette disposition du mobilier semble indiquer l'orientation du navire, dont la proue serait dirigée vers l'ouest. Dès lors, on pourrait émettre l'hypothèse que les bouches de canons étaient orientées vers l'extérieur de l'épave, comme s'ils étaient encore placés le long de la coque du navire. L'empreinte de l'épave pourrait alors être d'une vingtaine de mètres de long et de plus de six mètres de large.

Description des canons

- 17 Le canon en fonte de fer n° 991 (fig. 10) mesure 197 cm de long. La largeur maximale du canon, au niveau des tourillons, est de 43 cm. Le diamètre de l'âme du canon mesure 8,2 cm.

Fig. 10

Marseille (Bouches-du-Rhône), Centre de documentation du Drassm, relevé du canon de la Souillère n° 991, 2019

© Faynot

- 18 Aujourd'hui, seul le relevé de J. Fajaud (fig. 5) permet d'étudier les inscriptions disparues sous la couche d'antirouille. Ainsi le canon n° 991, ne porte pas d'inscription sur les tourillons, mais, sur le deuxième renfort (au centre du canon), on pouvait lire *N : XLIX*. Puis, sur la plate-bande de culasse, de gauche à droite on peut lire *N : XIX* et un peu plus loin, *IVIII : VII*.
- 19 Le canon n° 992 (fig. 11) mesure 203 cm de long. La largeur maximale du canon, au niveau des tourillons, est de 45 cm.

Fig. 11

Marseille (Bouches-du-Rhône), Centre de documentation du Drassm, relevé du canon de la Souillère n° 992, 2019

© Faynot

- 20 Il est en fonte de fer. Le diamètre de l'âme du canon mesure 8,4 cm. Les seules inscriptions encore visibles sont situées sur la face plane des tourillons. Sur le tourillon de gauche, on lit 1695 (fig. 12). Il s'agit très certainement d'une date, celle de la fonte du canon. Sur l'autre tourillon, on lit deux lettres. Les membres du Graspas y ont lu *JB* (fig. 13).

Fig. 12

Marseille (Bouches-du-Rhône), Centre de documentation du Drassm, 1695, relevé du tourillon, 2019
© Faynot

Fig. 13

Marseille (Bouches-du-Rhône), Centre de documentation du Drassm, VB, relevé du tourillon, 2019
© Faynot

- 21 Au niveau du deuxième renfort, on distingue alors, un *N* à l'envers suivi de : *XLVI*.
- 22 Le canon en fonte de fer n° musée 990 (fig. 14) mesure 198 cm de long. La largeur maximale du canon, au niveau des tourillons, est de 45 cm. Le diamètre de l'âme mesure 8,8 cm.

Fig. 14

Marseille (Bouches-du-Rhône), Centre de documentation du Drassm, relevé du canon de la Souillère n° 990, 2019

© Faynot

- 23 Sur les tourillons, on lit, à droite, la lettre *B* (fig. 15) et, à gauche, *1695*. D'après le relevé de J. Fanjaud, au niveau du deuxième renfort, on distingue un *N* à l'envers suivi de *XLVII*.

Fig. 15

Marseille (Bouches-du-Rhône), Centre de documentation du Drassm, B, Relevé du tourillon, 2019
© Faynot

- 24 On attirera l'attention sur l'annotation de Jackie Fanjaud (fig. 6) pour les canons n° 990 et 992 : *marque illisible* au niveau de la plate-bande de culasse. On présume qu'originellement s'y trouvaient des inscriptions similaires à ce qu'on pouvait lire sur le canon n° 991.
- 25 Ces trois canons en fonte de fer, ayant des longueurs comprises entre 197 cm et 203 cm, bien qu'ayant des formes uniques, présentent, tous, un cul-de-lampe plat, voire rentrant au-delà de la plate-bande de culasse, une tulipe lisse en forme de cône allongé et une lumière entourée d'un carré (fig. 16). Compte tenu des diamètres de l'âme, ce sont soit des canons de 4 livres suédois, soit des canons de 3 livres anglais.
- 26 Malgré l'empâtement des canons, on note que les canons n° 990 et 992 ont un profil assez similaire. Dans les deux cas, la plate-bande de culasse est soulignée par deux épais astragales, suivis par l'astragale de lumière. Entre le premier et le deuxième renfort, on note la présence d'un astragale suivi d'un cavet, un motif qui se répète après les tourillons. Enfin, l'astragale de volée souligne la forme de la tulipe du canon. Quant au canon n° 991, au niveau de la plate-bande de culasse se trouvent deux cavets, suivis de l'astragale de lumière. Entre le premier et le deuxième renfort et entre le deuxième renfort et la volée, se succèdent une moulure plate suivie d'un astragale puis d'un cavet. Enfin au niveau de la tulipe, on retrouve l'astragale de volée.

Origine des canons

- 27 D'après les archives du Grasp, les canons de la Souillère avaient été considérés de fabrication anglaise (Fonds Souillère, Grasp, Archives Drassm). Or la reprise de l'étude

de ces canons a permis de contester cette affirmation. Plusieurs éléments tendent à penser que ces canons ont été produits en Suède. En effet, les différents éléments constituant la physionomie des canons n° 990, 991 et 992 correspondent plutôt à une fabrication suédoise. Les canons produits en Angleterre ont généralement un profil de tulipe moins droit et des renforts plus prononcés, tandis que les canons suédois alignent une forme conique assez uniforme⁹.

- 28 Ainsi, si on compare avec d'autres canons ayant été identifiés avec certitude comme suédois, on remarque de grandes similitudes (fig. 16).

Fig. 16

Comparaisons des canons de la Souillère et de la *Jeanne Elisabeth*

© Faynot et © Jaouen, P. Grandjean et V. Grandjean

- 29 Par exemple, lors de la fouille de la *Jeanne Elisabeth*, deux canons ont été mis au jour. D'après Max Guérout¹⁰, ces canons sont de fabrication suédoise. Les canons de la *Jeanne Elisabeth* présentent un cul-de-lampe plat nommé *flad-og Hulbrundere* et un pourtour de lumière carré¹¹. En cela, ils sont très similaires aux canons de la Souillère. On prendra le temps ici de remarquer l'étonnante découverte près d'un même littoral méditerranéen et au sein des collections d'un même musée, de canons d'origine suédoise, parfois appelés *finbankers*¹². Le terme de *finbankers* est toutefois à prendre avec précaution, car il semble dans la littérature scientifique avoir été utilisé parfois de manière abusive. Il semble, en effet, difficile de déterminer ce que l'on entend précisément par *finbankers*. S'agit-il d'une appellation renvoyant à tous les canons suédois ou à une sous-catégorie de ceux-ci ? Il ne faut pas oublier qu'à l'époque moderne, les forges suédoises sont renommées dans l'Europe entière pour la haute qualité de leurs fers et à la fin du XVII^e siècle, la production sidérurgique suédoise est prédominante¹³. Une importante

partie de la production exportée vers l'Europe occidentale est constituée de barres de fer forgées, de canons, de boulets et d'ancres¹⁴.

Interprétation des inscriptions

- 30 Les inscriptions sur les tourillons ont permis aux membres du Graspas de dater l'épave, autour de 1695 (fig. 12). Quant aux autres inscriptions sur les tourillons, que doit-on en penser ? D'après le règlement de 1767¹⁵, les canons français portent sur le tourillon droit, la lettre ou le caractère désignant la forge et sur le tourillon gauche, les deux premières lettres ou la première lettre du maître de forges¹⁶. Ce premier élément a permis de s'orienter vers l'hypothèse que les initiales correspondaient au maître de forges. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un canon français, on peut supposer que c'était une pratique commune. En effet, il semble que dès le XVI^e siècle, en Suède, des marques de fabrique sont mises en place. Ce système stimule la concurrence dans la recherche de la qualité et permet au maître de forges d'améliorer la réputation de sa production¹⁷. Sur le canon de la *Jeanne Élisabeth* n° 29447 (fig. 16), le tourillon de gauche porte l'année de fonte (1745) tandis qu'on peut lire sur le tourillon de droite la marque de la fonderie VB. Le B correspond à la première lettre de Bruck, forge, en suédois. Sur les tourillons du second canon (n° 29446), on lit la lettre C (à gauche) et les lettres CS à droite¹⁸. Si l'on s'en tient à la description des tourillons, le canon n° 29447 de la *Jeanne Élisabeth* est finalement assez similaire aux canons n° 990 et 992 de la Souillère. Lors des recherches effectuées dans le cadre du mémoire, Mme Leluc, conservatrice du département Artillerie, et M. Pommier, conservateur-adjoint, du musée de l'Armée nous ont mis en contact avec M. Erstorp conservateur au Musée de l'Armée à Stockholm. D'après celui-ci la marque inscrite sur le tourillon et interprétée JB par le Graspas correspondrait plutôt à un VB, utilisée par la forge Stavsjö. Celle-ci marquait ses canons d'un VB pour Von Berchner. Une partie du V aurait-elle été abîmée (fig. 13) ? Quant au canon n° 990, on avait émis l'hypothèse qu'un mauvais positionnement lors de la fonte aurait pu couper le V, et la marque sur le tourillon ne serait pas B, mais bien VB. On remarque, en effet, une partie du V, proche du B ainsi que le cercle autour de la marque (fig. 15). Cette théorie a été confirmée par M. Erstorp du musée de l'Armée à Stockholm.
- 31 Revenons aux chiffres romains inscrits sur les canons. D'après le règlement français de 1767, sur la plate-bande de culasse sont inscrits « l'année de coulée, le poids en livres et le numéro de fonte (chaque numéro commence chaque année par l'unité et à chaque changement de maître de forges) »¹⁹. Il ne s'agit toutefois que du cas des canons français. On a établi précédemment que, sur les canons de la Souillère, l'année de coulée est plus probablement inscrite sur le tourillon. Il n'est généralement pas fait mention dans la bibliographie d'inscriptions sur le deuxième renfort, entre les deux tourillons. On connaît deux autres exemples, de canons portant des inscriptions en chiffres romains à cet emplacement. Ce sont deux canons de 12 livre (mesure vénitienne), avec les numéros 2360 et 2380 placés sur la culasse et des chiffres romains sur le deuxième renfort. Les numéros sur la culasse indiquent le poids en livre grosse vénitienne. Quant aux chiffres romains, ils précisent la date de fabrication²⁰. Or dans le cas des canons de la Souillère, la date de fabrication est inscrite sur les tourillons, donc une comparaison avec les canons vénitiens n'était pas plausible. Au contraire, au musée de l'Armée à Stockholm se trouvent des canons présentant de similaires inscriptions (fig. 17).

Fig. 17

Stockholm (Suède), Armémuseum, inscriptions sur un canon, au musée de l'armée de Stockholm
© Sadania

- 32 Il s'agit d'une indication quant au poids du canon. Ainsi, d'après M. Erstorp, le premier chiffre correspond à la masse en skeppund, le deuxième en lispund et le troisième en markpund. Ces masses correspondent aux anciennes unités de mesure suédoises. Un skeppund équivaut à 136 kg, un lispund à 6,8 kg et un markpund à 0,34 kg. Dès lors, il apparaît que l'inscription pourrait être *IV III : VII* ou *IV : III : VII*. L'espace et/ou les deux points compris entre IV et III étant probablement illisibles au moment du relevé. On lirait donc, sur le canon de la Souillère, 4 skeppund, 3 lispund et 7 markpund soit 566,78 kg. Cette masse est toutefois à prendre avec précaution, car une partie de l'inscription a pu être effacée. À ce jour, il n'est pas possible de confirmer ou infirmer cette mesure, la difficulté de manipulation des canons a empêché, dans le cadre de l'étude, de les peser. Par ailleurs, on ne dispose pas de mesure de masses antérieures, cette étape n'ayant apparemment pas été menée par les équipes du Graspera ou du musée. Ces observations permettent en tout cas de confirmer qu'il s'agit bien de canons suédois.
- 33 Le canon n° 992 porte sur le deuxième renfort, l'inscription *XLVI*, tandis que sur le canon n° 990 est inscrit *XLVII*, soit deux numéros qui se suivent. Le canon n° 991, affiche, quant à lui, l'inscription *N : XLIX*. Il est envisageable que les numéros se suivent, car ils correspondent à un ordre de fabrication, à moins qu'il s'agisse d'un numéro de série dans le cadre d'un inventaire, ou d'un ordre de mise en batterie.

Au sein des canons

- 34 D'après les archives du Graspas, tapes et munitions, gargousses de poudre et valets de cordage, ont été trouvées dans les canons.
- 35 Trois canons sont associés au gisement de la Souillère, mais sur cette photographie du Graspas (fig. 18), il semblerait qu'on détienne le contenu de seulement, deux canons. Cependant sachant que sur les pancartes visibles sur la photographie, on peut lire que le chargement a été trouvé au sein des canons datés de 1695, on peut émettre l'hypothèse que ces objets ont été trouvés dans les canons n° 992 et 990. Par ailleurs, on ne détient aucune information quant à l'ordre dans lequel les munitions ont été retrouvées, dans l'âme du canon. Cependant, en pratique, on insérait d'abord la poudre dans la gargousse qui devait être percée par un dégorgeoir. Ensuite était introduit un valet, puis le boulet, suivi d'un second valet afin d'empêcher le boulet de rouler²¹. Ayant trouvés les canons ainsi chargés, les membres du Graspas avaient interprété les canons comme ayant coulé lors d'un combat naval. Or il était commun de charger les canons de munitions y compris au cours de la navigation, c'est pourquoi le navire a tout à fait pu couler en dehors d'un combat naval.

Fig. 18

Agde (Hérault), musée de l'Éphèbe et de l'archéologie sous-marine, présentation du « chargement complet des canons »

© Graspas

Conclusion

- 36 L'hypothèse d'origine du Graspas interprétait l'épave de la Souillère comme un navire de guerre britannique ayant coulé lors du débarquement des Anglais à Agde, en 1710, durant la guerre de Succession espagnole. En couplant l'étude du contexte historique avec celle des ancres, des quelques éléments liés à l'architecture navale et de l'artillerie de bord, une autre théorie peut à présent être avancée : celle d'un navire marchand de la fin du XVII^e siècle. En cela, l'épave du gisement de la Souillère serait assez similaire avec celle de la *Jeanne Élisabeth*, soit un navire de commerce de la période moderne emportant des armes pour la protection des biens et des personnes embarqués. Néanmoins, contrairement à la *Jeanne Élisabeth*, un grand nombre d'incertitudes demeurent. Le seul élément attesté reste la date de fonte des canons fabriqués en Suède. Or, comme on a pu le montrer, ces éléments ne permettent pas d'affirmer que le navire est suédois ni d'établir avec précision à quelle époque il naviguait. Cependant l'étude des canons a pu offrir de véritables arguments en faveur de l'importance de la conservation préventive en archéologie sous-marine tout en compilant de nouveaux exemples de canons suédois dits *finbanker* dans la zone méditerranéenne. Les conclusions de cette relecture s'avèrent particulièrement intéressantes à un moment où le musée de l'Éphèbe renouvelle sa scénographie et ajoute à ses collections des éléments liés à l'histoire maritime moderne à travers les collections de la *Jeanne Élisabeth*. On espère qu'un tel dynamisme s'étendra vers les autres collections modernes du musée et en particulier les collections de la Souillère. Ainsi, actuellement, la présentation des canons sur affûts permet au visiteur de les apprécier en situation. Cependant il serait judicieux de compléter la scénographie en donnant au public un contenu informatif, à travers les textes et cartels, ainsi qu'en associant, dans la présentation au visiteur, les canons et les munitions (gargousses, valets et boulets).

BIBLIOGRAPHIE

- BELTRAME, Carlo. « Venetian Ordnance in the Shipwrecks of the Mediterranean and Atlantic Seas ». Dans *Ships & Guns : the sea ordnance in Venice and Europe between the 15th and 17th centuries*, actes du symposium international "ships and guns" du département des Sciences de l'antiquité et du Proche Orient de l'Université Ca'Foscari de Venise, (11-12/12 ; 2008 ; Venise). Oxford, Oxbow books, 2011, 1 vol., p. 13. https://www.academia.edu/6000089/Venetian_Ordnance_in_the_Shipwrecks_of_the_Mediterranean_and_Atlantic_Sea_in_C_Beltrame_G_Ridella_Ships_and_Guns_
- BERDUCOU, Marie-Claude (dir.). *La conservation en archéologie : méthodes et pratique de la conservation-restauration des vestiges archéologiques*. Paris : Masson, 1990.
- BOUDRIOT, Jean et BERTI, Hubert. *L'artillerie de mer : France, 1650-1850*. Étude historique et technique. Paris : Ancre, 1992.
- BOUDRIOT, Jean. *Le vaisseau de 74 canons : traité pratique d'art naval*. Grenoble : Éditions des Quatre Seigneurs, 1997, vol. 1.

FAYNOT, Alison. *Reprise de l'étude du mobilier archéologique de l'épave de la Souillère, conserver et valoriser*. Aix-Marseille Université, sous la direction de Jean-Christophe Sourisseau, CCJ/AMU et le suivi scientifique de Lila Reboul et Marine Sadania, Drassm, 2018-2019.

HENRY, Nathan C., s. d. « Analysis of Armament from Shipwreck 31CR314 : Queen Anne's Revenge Site », 2009.

JAOUEN, Marine ; RIETH, Éric ; DIEULEFET, Gaëlle ; JAMBU, Jérôme ; SADANIA, Marine ; SERRA, Laurence ; BERTHAUT-CLARAC, Sébastien ; POLETTO, Andrea. « L'épave de la Jeanne-Elisabeth, 1755 (Villeneuve-Lès-Maguelone, Hérault). 2088-2016, bilan de huit campagnes de fouilles ». *Archaeonautica*, 19, Paris : CNRS Éditions, 2017.

POURCHASSE, Pierrick. *Le commerce du Nord : les échanges commerciaux entre la France et l'Europe septentrionale au XVIII^e siècle*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006.

PYE, Élisabeth. *Caring for the past: issues in conservation for archaeology and museums*. London : James & James, 2001.

NOTES

1. - FAYNOT, 2018-2019.
2. Association de plongeurs archéologues amateurs agathois ayant mené des opérations des années 1960 aux années 1980.
3. Dépôt archéologique de biens culturels maritimes situé à Agde.
4. - la restauration et la conservation des témoignages dont les objets archéologiques sont les dépositaires contribuent à permettre l'étude et l'observation de ceux-ci par les experts et le public (traduction de l'auteur) - PYE, 2001, p. 23.
5. - BERDUCOU, 1990, p. 5.
6. - BERDUCOU, 1990, p. 16.
7. Tourillon fixé sur l'avant du safran du gouvernail et qui s'encastre dans le fémelot.
8. Partie du safran, constituée d'une ferrure reliée à l'étambot, dans laquelle s'emboîte l'aiguillot correspondant.
9. - HENRY, 2009, p. 4.
10. - Source orale.
11. - JAOUEN *et al*, 2017, p. 68.
12. - Henry, 2009, p. 4.
13. - POURCHASSE, 2006, p. 71.
14. - POURCHASSE, 2006, p. 72.
15. - BOUDRIOT, 1997, vol. 1, p. 158.
16. - BOUDRIOT, 1997, p. 158.
17. - POURCHASSE. 2006, p. 75.
18. - JAOUEN ; SERRA *et al*, 2017, p. 68-69.
19. - BOUDRIOT, 1997, p. 158.
20. - BELTRAME, 2011, 1 vol., p. 13.
21. - BOUDRIOT et BERTI, 1992.

RÉSUMÉS

La reprise de l'étude du mobilier archéologique de l'épave de la Souillère, fouillée en 1962, puis de nouveau en 1980 (bien que rien n'exclut qu'entre ces dates, ils soient retournés sur le site) par le Groupe de recherches archéologiques sous-marine et de plongée d'Agde, a permis de réévaluer une partie des collections modernes du musée et de mesurer sur la durée, l'état de conservation des objets, tout en précisant et en actualisant la donnée archéologique qu'ils constituent, ainsi qu'en améliorant leur valorisation vis-à-vis du public. La réflexion se concentre sur trois canons de marine, provenant du gisement de la Souillère, dont deux forgés en Suède en 1695.

Resuming the study of the archaeological deposit of the Souillère wreck, excavated in the 1960s and 1980s by local amateur underwater archaeologists (Groupe de recherches archéologiques sous-marine et de plongée d'Agde), allowed to re-evaluate part of the modern collections of the museum and to measure, over time, the objects' state of conservation, while specifying and updating their archaeological data, as well as improving their promotion to the public. To embody this consideration the article focuses on three marine guns, found on the Souillère archaeological deposit, with two of them forged in Sweden in 1695.

INDEX

Mots-clés : Souillère, canon, Suède, finbanker, forge Stavsjö, Von Berchner, conservation préventive, conservation restauration, archéologie sous-marine, relecture, Agde, Musée de l'Éphèbe, épave, Graspas, XVIIe siècle, XVIIIe siècle

Keywords : Souillère, cannon/gun, Swedish gun, finbanker, Stavsjö, Von Berchner, conservation, restoration, underwater archaeology, rereading, Agde, Ephèbe museum, shipwreck, Graspas, 17th century, 18th century

AUTEUR

ALISON FAYNOT

Archéologue et historienne de l'histoire maritime